

Table des matières

- *L'Évangile et les mentalités actuelles*
par **Hervé CARRIER s.j.**.....page 3

- *La Sagesse inaccessible de Job 28*
par **Kénel SÉNATUS s.j.**.....page 18

- *La Grande Fête du Père*
(Luc 15, 11-32)
par **André CHARBONNEAU s.j.**..... page 31

Conseil de rédaction

André Charbonneau s.j.

Donald Maldari s.j.

Gilles Beauchemin s.j.

Rédaction

Centre Pedro-Arrupe,

CP 1710

HT 6110 Port-au-Prince, Haïti (W.I.)

Téléphone: (509) 245-3132

[Courriel:dem3@georgetown.edu](mailto:dem3@georgetown.edu)

[Site Internet:http://liaison.lemoyne.edu](http://liaison.lemoyne.edu)

Les articles des numéros antérieurs sont
accessibles à ce site Internet

L'Évangile et les mentalités actuelles

Hervé Carrier, s.j.
Maison Bellarmin, Montréal

Une question majeure se pose aux croyants quand ils cherchent la manière d'annoncer la Parole de Dieu aujourd'hui. Ils veulent souligner toute la nouveauté de l'Évangile et ils parlent maintenant de la *nouvelle évangélisation*. Mais pour certains, cette expression étonne beaucoup, car on ne peut pas opposer *nouvelle* évangélisation et *ancienne* évangélisation. Le point le plus important ici est de comprendre la situation de l'évangélisation et de la foi dans le monde. Nous devons bien constater qu'un immense problème est soulevé par les profonds changements subis par les mentalités actuelles. Ce défi est central pour les chrétiens et une recherche constante sera nécessaire pour trouver la volonté du Seigneur dans une matière aussi complexe. Il faut observer avec soin ce qui se dit et se fait dans notre milieu. Les médias et les journaux reflètent souvent une culture qui exclut ou même attaque la foi chrétienne. Il est donc urgent de saisir la signification de la *nouvelle évangélisation*. Il faut proclamer ouvertement que l'Évangile est un don et que la foi ne va pas de soi; c'est une grande grâce pour ceux et celles qui accueillent la Parole de Dieu dans le monde.

La foi absente ou présente?

Dans une conversation amicale, une enseignante brillante, me dit d'un air spontané: «Vous savez, je ne suis pas croyante». Un jeune plein de talents que je connais bien m'affirme tout naturellement : «Je ne vais jamais à l'église, je ne mets jamais les pieds à l'église ». Un autre jeune me dit avec conviction : « Je ne peux pas croire à toutes ces histoires sur Dieu et la religion ». D'autres ajoutent : « La religion ne m'intéresse pas; à quoi ça sert; je n'en sens aucun besoin ». Autrefois, on disait de quelqu'un : « Cet individu ne va pas à la messe »; il était pointé du doigt, et tout le monde disait que c'était un scandale public. Quel changement de mentalités dans ces remarques! Il est très important de dépasser ces premières impressions, car tout n'est pas dit dans ces mots; il faut deviner ce qui se cache au fond des consciences et des cultures. La vie révèle une réalité beaucoup plus complexe et nous devons la considérer avec les yeux de la foi.

Affronter les changements actuels

Cela suppose de comprendre les grands changements qui se sont produits dans le monde moderne et dans les cultures d'aujourd'hui. C'est le défi de la *nouvelle évangélisation*. Une comparaison entre notre époque et les époques antérieures devient très éclairante. Autrefois, une même foi et une même mentalité étaient partagées par tout le monde; tous étaient liés à un groupe, une paroisse, une grande famille. La culture apportait un soutien au groupe et le groupe donnait un appui solide à tous ses membres. Aujourd'hui, les individus se sentent isolés et seuls devant les choix et les défis de la vie. Nous devons entrer dans la psychologie des personnes qui cherchent un sens à la vie. Pour saisir le sens de la nouvelle évangélisation, il faut entrer en sympathie avec les personnes que nous rencontrons. Nous observons que tous aspirent au bonheur, tous sont sensibles aux marques d'affection, parfois un geste d'amitié, un simple salut, un sourire font toute la différence. Ainsi, ceux qui ont la foi deviennent les témoins de la Bonne Nouvelle et ils découvrent que Dieu agit dans les consciences, dans les cultures. Dieu nous parle aussi par les événements; nous devons être attentifs aux épreuves, aux souffrances et aux

détresses des personnes que nous contactons chaque jour. Il y a là souvent un signal et un appel de Dieu qui nous guident sur notre route. Essayons de bien situer les progrès notables de l'évangélisation aujourd'hui.

Un recul est nécessaire pour comprendre la *nouvelle évangélisation* dans le contexte actuel. Cette expression et ses variantes, « *seconde évangélisation* » ou « *ré-évangélisation* », désignent une approche nouvelle de l'Église dans sa tâche évangélisatrice. Elle fut d'abord employée en référence à l'Europe, invitée à retrouver ses racines et sa vocation chrétiennes. La nouvelle évangélisation représente un défi historique, après 1989 alors que les Églises d'Europe centrale, orientale et occidentale furent appelées à collaborer étroitement pour que le Continent européen redonne vigueur et créativité à sa culture millénaire inspirée par l'Évangile. La nouvelle évangélisation désigne aussi, pour l'Amérique latine, une stratégie pastorale qui s'est particulièrement affirmée à l'occasion du cinquantième centenaire de l'évangélisation de ce Continent, célébré en 1992. En 2003, au Guatemala, un congrès fut célébré sur les Missions dans toutes les Amériques, avec plus de 3000 participants. Le thème central était *Sainteté et Mission*; on y insistait sur l'aide à porter aux pauvres, sur l'expérience avec le Seigneur. Le congrès apportait une impulsion nouvelle aux Églises du Continent. La *nouvelle évangélisation* devient le défi principal des croyants. Cette expression est à comprendre par rapport aux nouvelles conditions de l'évangélisation dans le monde. En effet, la tâche d'évangéliser les consciences et les cultures présente aujourd'hui des difficultés particulières, car il arrive souvent que les milieux à christianiser aient été marqués autrefois par le message du Christ, mais la Bonne Nouvelle a été refoulée dans l'indifférence ou l'agnosticisme pratique. La société séculière a singulièrement aggravé ce climat de foi inhibée ou dormante. Aussi, s'impose-t-il à l'Église d'entreprendre une **nouvelle** évangélisation. Demandons-nous quelle est la différence entre la première et la nouvelle évangélisation.

La première évangélisation

La première évangélisation est celle qui révèle la nouveauté du Christ Rédempteur aux « pauvres », pour les libérer, les convertir, les baptiser et pour implanter l'Église. L'évangélisation se propage dans les consciences et dans les structures portantes de la foi : famille, paroisse, école, organisations chrétiennes, communautés de vie. Il y a déjà ici une véritable évangélisation de la culture, c'est-à-dire une christianisation des mentalités, des cœurs, des esprits, des institutions, des productions humaines. Les cultures traditionnelles ont été ainsi christianisées par un lent effet d'osmose. La conversion des consciences a profondément transformé les institutions. Nous connaissons bien les prototypes de la première évangélisation: saint Paul, saint Irénée, saint Patrice, saints Cyrille et Méthode, saint François Xavier. Plusieurs évangélisateurs du passé accomplirent une oeuvre remarquable d'inculturation, bien avant la lettre. Le message évangélique fut proclamé dans les diverses civilisations, langues, coutumes. Notons que la première évangélisation n'est pas terminée dans le monde et elle se révèle souvent très difficile : en Inde, au Japon, dans les milieux islamiques, bouddhistes, dans plusieurs secteurs de la société, réfractaires aux valeurs religieuses, la *nouvelle évangélisation* se présente dans des conditions très différentes. La seconde ou la nouvelle évangélisation, s'adresse à des populations qui furent christianisées dans le passé mais qui vivent maintenant dans un climat dévalorisant le fait religieux, tolérant une religion privée, parfois la combattant directement, ou l'entravant par des politiques et des pratiques qui marginalisent les croyants et leurs communautés. C'est une situation nouvelle qui ne s'est jamais présentée avec une telle acuité dans l'histoire de l'Église. Elle nécessite un effort collectif pour découvrir les sujets ou les destinataires de la nouvelle évangélisation; c'est une condition indispensable pour ré-évangéliser les cultures.

A qui s'adresse la nouvelle évangélisation?

Essayons de comprendre la mentalité des personnes qui sont les **sujets** de l'évangélisation nouvelle. **Ce sont les nouveaux riches**. Ces personnes ne se considèrent pas psychologiquement comme les «pauvres de l'Évangile»; ils sont plutôt comme des «riches», des satisfaits, centrés sur leur avoir, leur autonomie, leur confort, leur auto-réalisation. C'est cette psychologie collective qu'il faut pénétrer avec sympathie pour en saisir les limites face à l'Absolu de Dieu. Ainsi pourra apparaître la pauvreté spirituelle qui se cache souvent derrière des attitudes de satisfaction ou d'indifférence apparentes.

Une foi déracinée

Chez un grand nombre de personnes, la foi première ne s'est pas développée, par manque de racines et d'approfondissement. Souvent la première évangélisation a été insuffisante, superficielle, et elle s'est affaïdi et éteinte peu à peu, par défaut d'intériorisation et de motivations solidement ancrées. Il arrive que des populations entières qui ont collectivement été baptisées (mais guère évangélisées), ont été privées d'une catéchèse élémentaire et suivie, indispensable au développement d'une foi adulte. On doit donc se demander si la foi initiale a été vraiment raffermie par une expérience personnelle du Christ, par une formation doctrinale et morale, par le partage de la foi dans l'amour et la joie, par le soutien d'une communauté chrétienne proche et vivante. Autrement, ces personnes seront confrontées aux valeurs sécularisantes et elles passeront insensiblement d'une pratique coutumière à la passivité spirituelle et à l'éloignement de l'Église.

Une foi rejetée et refoulée

Plusieurs chrétiens de nom, vivant dans l'indifférence pratique, ont rejeté une religion restée, dans leur psychologie, à un stade infantile, leur apparaissant comme moralement oppressive (car la culture populaire confond souvent religion et moralisme). Une personne que je rencontrais parfois me disait : «Toutes ces histoires, ça me fait penser à l'enfer; je chasse ça comme une mauvaise pensée ». Cette religion fait peur et agit sur les angoisses inconscientes. Au nom de la liberté, la religion et l'Église sont rejetées comme aliénantes. Il faut se demander quelles déficiences de la première évangélisation a pu provoquer cette perception mentale du christianisme.

Une foi dormante

Il est difficile de dire que, chez ces personnes, toute foi soit morte, mais elle est en sommeil, inopérante, recouverte par d'autres intérêts et soucis: argent, bien-être, confort, plaisir, qui souvent deviennent de véritables idoles. Dans un contexte de chrétienté, la pression de la religion coutumière pouvait suffire à maintenir les croyants dans une pratique sacramentelle régulière. Cette pression sociale n'invalide pas nécessairement la valeur de la religion populaire ou traditionnelle, qui a donné de grands chrétiens et de grandes chrétiennes. Constatons cependant que la **nouvelle culture** laisse la personne spirituellement seule, face à elle-même et à ses propres responsabilités souvent perçues dans la confusion. Le désenchantement, l'incertitude spirituelle rendent l'individu fragile, angoissé et exposé à la crédulité. L'isolement rend sensible à une parole d'accueil. Les sectes l'ont compris. Mieux que nous parfois. Nous avons à explorer avec soin cette approche psychologique et spirituelle. Il est très important d'aider les jeunes à découvrir le sens de la prière, de la présence de Dieu. Une jeune femme me disait qu'elle ne se souvenait pas de *ses prières*; elle avait appris le *Notre Père* à l'école, mais c'était pas très

clair. Je lui ai demandé si elle savait réciter un *Avé*. « Un *Avé* ? ». Elle ne comprenait pas. Je lui ai expliqué le sens du *Je vous salue Marie*, et me dit qu'elle allait en parler à son père, «un bon catholique» et elle ajouta qu'elle serait contente de copier cette belle prière sur son ordinateur. Souvent le mot même de *prière* n'est pas compris; les jeunes parlent plutôt d'une *pensée*, quand ils *pensent* à Dieu. Tout est dans la foi et l'amour de Dieu. Il est donc essentiel de **proclamer** sans cesse la Bonne Nouvelle. Saint Paul demandait avec force : « *Comment invoquer le Seigneur sans avoir d'abord cru ? Comment croire en lui sans avoir entendu sa parole ? Comment entendre sa parole si personne ne l'a pas proclamée ?* » (Rm 10 :14). Il est donc important de réveiller une foi qui restait dormante.

Des psychologies moralement déstructurées

Un phénomène encore plus troublant, c'est une sorte de démoralisation foncière qui a fait perdre à la personne toute structure morale ou spirituelle. Il devient presque impossible de croire, lorsque l'individu se méfie de toute idéologie, de toute croyance, de grandes 'causes' qui obligent à sortir de soi. La tendance est aggravée par le retrait de l'individu dans une illusoire autarcie morale. La société moderne tend à ériger cette attitude individualiste en système. L'évangéliste mesure l'obstacle redoutable à surmonter pour rejoindre la conscience de ces personnes. Malgré toutes les difficultés, nous avons à nous convaincre que dans tous les cœurs finalement, il y a un besoin d'espérance. Aucun individu ne refuse à jamais la lumière et la promesse du bonheur.

Une espérance latente

L'homme moderne porte des angoisses et des espérances caractéristiques. Les chrétiens sont-ils entrés dans l'esprit profond du Concile, qui a été si attentif à la mentalité de nos contemporains? Il faut deviner l'angoisse cachée derrière tant d'attitudes et de comportements apparemment tranquilles. Jamais comme aujourd'hui peut-être, ne s'est révélée une telle soif de sens et une recherche aussi passionnée de raisons de vivre. Découvrir ce besoin latent d'espérance est une première étape de l'évangélisation. Par delà les angoisses, il faut surtout percevoir les aspirations positives qui s'expriment, souvent dans la confusion. Ces aspirations à la justice, à la dignité, à la co-responsabilité, à la fraternité manifestent un besoin d'humanisation et une soif d'absolu. L'évangéliste saura y lire une première ouverture au message du Christ. Ces préoccupations socio-pastorales se découvrent dans tous les documents du Concile, comme un souci évangéliste très concret. Il faut relire Vatican II dans cette perspective. Une espérance latente et une faim spirituelle se cache au fond des cœurs. Il importe d'en deviner la trace dans la culture actuelle, afin d'y apporter la réponse de la foi.

Comment ré-évangéliser les cultures ?

La culture n'est plus une alliée. Dans une situation de seconde évangélisation, l'enjeu est la culture **nouvelle**. Il n'y a plus une *culture de soutien* comme autrefois. Aujourd'hui l'Église affronte une culture d'**opposition** (persécution, oppression), ou une culture d'**élimination tranquille** qui relativise toutes les croyances. Remarquons que la culture pluraliste, qui a l'inconvénient de mettre toutes les croyances sur le même pied, peut offrir par ailleurs à l'évangéliste une nouvelle chance, et la possibilité de faire valoir son point de vue original dans le concert des opinions. Souvent même il peut bénéficier des moyens modernes de diffusion pour annoncer la nouveauté de son message. Une éducation spéciale pour vivre et agir dans une société pluraliste est désormais nécessaire.

Détecter les obstacles à la nouvelle évangélisation

Ces obstacles peuvent varier beaucoup d'un pays ou d'une région à l'autre. En plusieurs pays de vieille chrétienté, l'Église a été comme défigurée par une lente érosion, par un processus d'évacuation, de rejet de la foi, de la part d'une culture progressivement sécularisée. Ceci a engendré une culture de l'**indifférence**, obstacle parmi les plus redoutables à la ré-évangélisation, car la religion ne semble plus intéresser, toucher, interpeller une masse toujours plus grande d'individus spirituellement *ailleurs*, vivant dans un univers **a-religieux**. Notons que la situation de l'incroyance est bien différente selon les pays. En plusieurs nations, en effet, la ré-évangélisation s'adresse à des populations dont la mémoire porte la trace des persécutions, des guerres religieuses, des révolutions, des politiques agressivement athées. D'autres ont éprouvé la colonisation étrangère, l'exploitation, ou encore la perte de la classe ouvrière au siècle dernier. Il importe au plus haut point de bien percevoir la psychologie collective marquée par l'expérience historique de chaque groupe à évangéliser.

Percer le mur de l'indifférence

Dans les pays occidentaux, la sécularisation a diffusé un climat d'indifférence religieuse, de non-croyance, d'insensibilité spirituelle, de désintérêt pour le fait religieux. Le drame, c'est que l'Évangile n'est pas tout à fait ignoré ni tout à fait nouveau. Nous sommes devant une psychologie religieuse ambiguë. La foi est comme présente et absente dans les esprits. Le sel évangélique s'est affadi; les paroles mêmes ont perdu leur acuité. Les mots *Évangile, Église, foi chrétienne* ne sont plus neufs, ils sont usés, banalisés. L'identification de la culture au christianisme est devenue superficielle : voir, par exemple, le sort réservé aux célébrations de Noël, de Pâques et leur récupération commerciale et mondainisée. La Bonne Nouvelle fait partie des coutumes, comme les traditions, comme le folklore et les traits culturels du milieu. Les chrétiens ont à revaloriser leurs trésors dans l'opinion publique, les médias, les comportements communs. Il faut réagir contre une culturalisation du christianisme réduit à des mots, à des faits sécularisés, à des coutumes désacralisées.

Ne pas se laisser marginaliser

Les chrétiens ne peuvent se résigner à devenir des marginaux, des laissés-pour-compte de la culture dominante. Il faut prendre conscience que nos valeurs centrales sont évacuées progressivement. Notons, par exemple, les mots devenus tabous dans notre milieu culturel: *vertu, vie intérieure, renoncement, conversion, charité, silence, adoration, contemplation, croix, résurrection, vie dans l'Esprit, imitation du Christ*. Ces mots typiques de la vie spirituelle ont-ils encore un sens dans le langage courant? Si nos contemporains ne comprennent plus les mots qui expriment notre espérance, comment pouvons-nous les attirer à Jésus-Christ? Les jeunes surtout sont particulièrement touchés par l'esprit du temps qui dévalue radicalement le fait religieux. Les jeunes sont les témoins et les victimes de la crise religieuse, mais ils sont aussi et surtout les révélateurs des aspirations contemporaines. C'est avec eux que nous pourrions créer véritablement une nouvelle culture de l'espérance.

Une anthropologie ouverte à l'Esprit

Une des nouveautés les plus notables de la nouvelle évangélisation, c'est qu'elle vise explicitement non seulement des personnes, mais aussi des cultures. Or, évangéliser les cultures suppose une nouvelle approche anthropologique de la pastorale. Les sciences humaines peuvent rendre un service précieux, pour opérer les discernements et les analyses indispensables. Le principal avantage de l'anthropologie moderne, c'est de définir l'homme par la culture et de le rejoindre ainsi dans le contexte psycho-social où se déploient sa vie associative, ses productions,

ses espérances et ses angoisses. La perception de l'homme comme un être de raison et de liberté, s'enrichit beaucoup par la vision culturelle de la réalité humaine, fournie par l'anthropologie moderne. Jean-Paul II le disait en ces termes: *«Les récents progrès de l'anthropologie culturelle et philosophique montrent que l'on peut obtenir une définition non moins précise de la réalité humaine en se référant à la culture. Celle-ci caractérise l'homme et le distingue des autres êtres, non moins clairement que la raison, la liberté et le langage»* (1982). Rejoindre l'homme historique au cœur des cultures vivantes permet à l'évangéliste de découvrir le drame de tant d'existences souffrant une sorte d'agonie spirituelle, condition cruellement ressentie par un grand nombre, croyons-nous. Si nous plongeons le regard plus profondément, peut-être que cette angoisse spirituelle prépare souvent à la découverte du salut en Jésus-Christ. Paul Tillich décrivait ainsi cette expérience de la précarité humaine pouvant disposer à la foi: *«Seuls ceux qui ont éprouvé le choc de la précarité de la vie, l'angoisse où l'on prend conscience de la finitude, la menace du néant, peuvent comprendre ce que signifie la notion de Dieu. Seuls ceux qui ont fait l'expérience des ambiguïtés tragiques de notre existence historique et qui ont totalement mis en cause le sens de l'existence peuvent comprendre ce que signifie le symbole du Royaume de Dieu»* (1951). Savoir lire les signes de la détresse morale, mais aussi l'immense besoin d'espérer que provoque la culture sécularisée, ouvrira une voie nouvelle à l'évangélisation.

Pour la rédemption des cultures

Finalement, l'évangélisation place les cultures devant le mystère du Christ mort et ressuscité. Une rupture radicale est inévitable, *«scandale pour les juifs et folie pour les Gentils»*, disait saint Paul. Une constante conversion est requise. Le dynamisme évangéliste se réalise uniquement dans la rencontre de Jésus-Christ. Il est l'unique médiateur par lequel advient le Règne de Dieu. L'évangélisation des cultures comme des personnes trouve sa seule efficacité dans la force de l'Esprit, dans la prière, le témoignage de foi, la participation au mystère de la Croix et de la Rédemption. Ce serait une vaine tentation que de vouloir changer les cultures par une simple intervention psycho-sociale ou socio-politique. L'évangélisation, surtout dans la nuit obscure de la foi - et dans la nuit spirituelle des cultures - suppose une conversion au mystère de la Croix. Souffrir cette purification et espérer dans les voies, mystérieuses mais certaines, de l'Esprit est une disposition indispensable pour affronter le travail de la ré-évangélisation. Il n'est pas confortable de vivre dans les angoisses d'un nouveau monde qui prend obscurément forme autour de nous. En définitive, ré-évangéliser signifie **annoncer sans cesse le salut radical en Jésus-Christ**, qui purifie et élève toute réalité humaine, la faisant passer de la mort à la résurrection. En un sens, toute évangélisation est nouvelle, car elle proclame le besoin permanent de conversion. Les cultures ont un ardent désir d'espérance et de libération. Évangéliser devient alors la forme éminente de l'élévation des cultures et des consciences qui aspirent à la libération de tous les égoïsmes entravant le Règne de Dieu. Évangéliser exige cette annonce du salut définitif en Jésus-Christ et cela vaut aussi bien pour les personnes que pour les cultures, comme le rappelle Jean-Paul II : *«Puisque le salut est une réalité totale et intégrale, elle concerne l'homme et tous les hommes, atteignant aussi la réalité historique et sociale, la culture et les structures communautaires où ils vivent»*. Le salut ne se réduit pas aux seules poursuites terrestres. *«L'homme n'est pas son propre sauveur de manière définitive : le salut transcende ce qui est humain et terrestre, c'est un don d'en-haut. Il n'y a pas d'auto-rédemption, car Dieu seul sauve l'homme dans le Christ»* (1988). La nouvelle évangélisation s'adresse à toutes les personnes et à toutes les cultures. Jean-Paul II en a proclamé la nécessité en tous les Continents. Cette évangélisation, a-t-il dit, sera *«nouvelle en son ardeur, nouvelle en ses méthodes, nouvelle en son expression»* (9 mars 1983).

Une vive espérance dans l'Esprit

La nouvelle évangélisation est offerte avec une vive espérance; elle est toujours renouvelée par la force de l'Esprit; elle nous apporte la joie, la paix, la justice, le bonheur, le repos, la lumière, la liberté. Tous ces mots, comme nous les lisons dans les Écritures, nous révèlent une unique foi. L'Évangile de Jésus-Christ est toujours nouveau dans les esprits et dans les cultures. Tout commence avec le geste gratuit de Dieu qui veut sauver tout ce qui est bon dans les êtres humains et dans leurs œuvres. Saint Jean, l'évangéliste de l'amour, a bien décrit ce qui se passe quand Jésus entre dans le monde et dans les âmes. Un échange admirable se produit entre Dieu et les hommes. Les rôles sont inversés en quelque sorte, c'est Dieu qui fait les premiers pas, ce n'est pas nous qui aimons d'abord. C'est Dieu qui nous a aimés dès le début, avant même notre naissance, « *Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés, et il a envoyé son Fils qui est la victime offerte pour nos péchés* ». Saint Jean ajoute ces paroles pleines de tendresse : *Nous aimons parce que Dieu lui-même nous a aimés le premier* » 1 Jn 4,10-19. Quand nous parlons de la nouvelle évangélisation, nous ne pensons jamais à « un évangile nouveau », car Jésus-Christ est toujours le même; il est le Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, qui a enseigné les foules, a guéri les malades, qui est mort pour nos péchés, qui est ressuscité et qui donne la grâce du salut à tous ceux qui croient à son amour. Tout est grâce pour ceux et celles qui écoutent, aiment, goûtent la Parole de Dieu. C'est le grand défi de notre temps. La *nouvelle évangélisation* et l'*inculturation* sont deux aspects qui expriment la même réalité, et la pensée de l'Église se précise toujours plus clairement de nos jours. Comme le dit Jean-Paul II: « *Aujourd'hui, le grand défi de l'inculturation vous demande d'annoncer la **Bonne Nouvelle**, dans un langage et avec des moyens compréhensibles pour les hommes de notre temps, qui sont engagés dans des processus sociaux et culturels en transformations rapides* » (16 février 2002). Quand nous parlons de la nouvelle évangélisation, nous annonçons, avec joie, ce qui est au centre de notre vie, nous montrons, par nos actions et nos paroles, que nous sommes liés au Christ lui-même, à sa personne et incorporés à son Corps, qui est l'Église. Jésus-Christ est le salut des personnes, des cultures et du monde. Une *mentalité chrétienne* doit donc refléter la pensée du Seigneur, et ses disciples veulent travailler à la cause de la paix et de la justice; ils veulent promouvoir le dialogue entre les cultures et les religions. La nouvelle évangélisation est le fruit toujours nouveau de l'Esprit; son souffle ranime les cœurs, les consciences et les communautés de croyants. La grâce et la force de l'Esprit ravivent constamment la ferveur et l'espérance du monde.

Hervé Carrier, s.j.
Maison Bellarmin, Montréal

La Sagesse inaccessible de Job 28

par Kénel SÉNATUS s.j.
Centre Sèvres, Paris

1. Introduction

Le texte qui fait l'objet de notre étude est un très beau poème sur la sagesse. Il fait suite aux Dialogues successifs de Job avec ses trois amis : Eliphaz, Bilad et Çophar (Jb 4 – 27). Ce poème est suivi par le long monologue du juste (ch. 29 – 31). Alors, que peut-on dire du chapitre 28 ? Il est sans doute pertinent de rappeler que pour certains exégètes, il s'agit d'un complément qui a été tardivement apporté au texte primitif, mais pour d'autres, le texte est absolument authentique et représente une réflexion propre à l'auteur lui-même. De toute évidence, l'auteur donne l'impression d'avoir écrit ce texte – à un moment où des hommes (des rois et leurs acolytes), emportés par l'orgueil, se croyaient être les grands de ce monde – pour affirmer que seul Dieu est grand, qu'en lui seul se trouve toute la Sagesse et l'Intelligence. Cette Sagesse, entendue dans un contexte de l'agencement du monde, est par voie de conséquence, introuvable ou inaccessible à l'homme, encore moins à l'homme orgueilleux. Il me semble qu'au milieu du désarroi de tous les peuples qui font face à des gouvernants qui n'entendent pas diriger sous la bannière de la Sagesse divine, et qui ne canalisent pas leurs énergies au service des hommes, Job 28 accuse encore de nos jours une actualité à tout jamais porteuse d'espérance.

2. Délimitation du texte :

En général, tout texte travaillé ou élaboré par un auteur vise quelque chose. La manière de commencer de l'auteur et de conclure peut nous dire beaucoup sur le style de celui qui l'a écrit ou sur le message qu'il voulait faire passer ou encore sur le contexte dans lequel le texte a été produit.

Le chapitre suivant (ch.29,1) donne l'impression de débiter avec un thème tout à fait différent de celui du poème que nous essayons de cerner ici : "*Et Job continua à prononcer son mashal et il dit*". Donc, ceci nous permet de voir qu'au chapitre 29 nous avons affaire à une intervention différente de celle du chapitre 28. Le problème reste qu'on ne précise pas qui parle au chapitre 28. Si on le remarque bien, on verra que le chapitre 27 commence de la même manière que le chapitre 29 : "*Et Job continua à prononcer son mashal et il dit*". Il est plausible de penser qu'au chapitre 27 le relais est repris à partir du verset 14 par l'un des amis de Job, et probablement Çophar. Ce qui nous porte à considérer que le chapitre 28 est une unité tout à fait nouvelle.

3. Identification interne du texte :

A. Structure littéraire : En premier lieu, sans trop d'efforts on peut remarquer la présence d'une question qui apparaît comme un refrain aux versets 12 et 20 :

*"Et la Sagesse où se trouve-t-elle ? (v.12)
Et où est le lieu de l'intelligence ?"*

Une légère variante est à noter au verset 20:

*"Et la Sagesse, d'où vient-elle ?
Et où est-ce le lieu de l'intelligence ?"*

A cause de la présence de ce refrain, on peut affirmer que le texte se divise en trois parties : v. 1-11 ; v. 12-19 ; v. 20-27 ; sauf le verset 28 qui n'apparaît pas du même jet que le reste. Tout de même, il est à remarquer que ce découpage n'est pas l'unique possible, cependant, il offre certains avantages qui sont convaincants pour les raisons suivantes :

1°. C'est presque le même thème qui est traité de bout en bout, à savoir : les prouesses de l'homme sous terre. Elles sont surtout soulignées par l'opposition et la polarisation entre "ténèbres" (*hōsek*) et "lumière" ; v.3a : *on met un terme à la ténèbre* et en v.11b : *on l'a fait sortir à la lumière*.

2°. Avec le mot *mōsah* (: source) (sortie), et le verbe *yōsy* (on fait sortir), l'hébreu nous fournit une excellente inclusion au v.1a et au v.11b.

3°. L'idée de bouleverser ou transformer (verbe *hapak*) apparaît en 5b : "La terre est transformée au dessous comme un feu" ; puis elle réapparaît en 9b : "on a transformé les montagnes".

4°. En 9b, le même verbe réintroduit le thème minéral qui avait été abandonné après le v.6. On a l'impression que le thème animal, par sa présence aux vv. 7 et 8 (le rapace, le vautour, le fauve, le léopard) interrompt un instant le thème minéral qui, sans cela, se retrouverait sans interruption en 5, 6, 9, 10. Cela ne signifie pas que les v. 7 et 8 soient un ajout postérieur. Le poète a fort bien pu vouloir ce contraste : minéral – animal – minéral. D'autant plus que cela lui permettait d'introduire une autre opposition entre "l'œil du vautour" (v. 7b : l'œil du vautour n'a pas vu), et "l'œil de l'homme" qui voit (v. 10b).

5°. Si l'on acceptait le découpage en quatre strophes de Fohrer, il serait très difficile de montrer l'homogénéité de l'ensemble 7-11.

D'autres versets comme 3-4 ou 9-11 ou 19 ou 23, font aussi l'objet de nombreux litiges, à savoir qu'ils seraient des ajouts éventuels. Mais dans ce travail, nous n'entrerons pas dans ces discussions, car elles ne nous mèneraient pas loin dans le texte. Cependant, concernant le v. 28 que certains exégètes prennent pour adventice, nous pensons qu'il joue un rôle très spécial, car il montre ce que l'homme peut atteindre. A présent, examinons les thèmes qui y sont traités.

B) Thématiques

L'enjeu du chapitre 28 du livre de Job tourne autour d'une série de concepts clés que l'on peut estimer à quatre : lieu, chemin, prix, ténèbres. Placés dans leur contexte, ces thématiques constituent une incontestable clé de lecture et de compréhension du texte.

a. Lieu. La première section (vv.1-11) insiste d'une manière remarquable sur le *maqôm*, c'est-à-dire, le lieu de l'or et du saphir. Il s'agit du lieu où se cachent les matières les plus rares et les plus précieuses pour l'homme (v.10b). Ce *maqôm* n'est accessible à l'homme qu'au prix de prouesses techniques qui tournent à sa propre gloire.

Dans la seconde partie (vv. 12-19), le même thème est repris, mais cette fois, négativement. D'abord dans la question du v.20 : "où est le *maqôm* de l'intelligence ?" Littéralement : où la sagesse peut-elle être trouvée ? Reprise du thème également au v.13b : on ne la trouve pas sur la terre des vivants. Cette affirmation est complétée au v.14 par 2 confidences, 2 réponses, celle de l'abîme, qui dit : *elle n'est pas en moi* ; celle de la mer, qui dit : *elle n'est pas chez moi*. Puis dans les 4 versets suivants, "elle n'est pas"...

Dans la troisième section (vv.20-28), le refrain du v.20 reprend le thème, mais avec cette fois-ci une autre variante : *Et la sagesse, d'où vient-elle ? Où est le lieu de l'intelligence ?*

En 12a, il est dit : «*Où est-elle trouvable ?*» C'est donc l'action de l'homme, la recherche par l'homme qui est mise en échec. En 20b, «*D'où vient-elle ?*», c'est elle qui viendra ! Remarquez bien qu'ici il ne s'agit plus d'une recherche par l'homme. Simplement de quel lieu vient-elle ? Le sujet, c'est elle : la sagesse. Et au v.23a : «*Elohim a connu son lieu*».

b. Chemin. Un autre thème très associé au précédent (lieu) est celui du chemin. Il apparaît aux versets suivants :

v.7 : *l'aigle n'a pas connu le sentier et l'œil du vautour ne l'a pas aperçu*

v.13a, *l'homme ne connaît pas le chemin*

v.23a, *Elohim a connu son chemin*.

Ici, ces versets soulignent que le chemin qui mène à la sagesse est l'intellection, l'acte de discerner. Personne ne peut emprunter ce chemin sans avoir discerné. Le chemin de la Sagesse est une métaphore dans la symbolique des sages. Ici, il s'agit non pas de la route qu'offre la sagesse, mais du chemin qui mène jusqu'à elle. C'est donc une sagesse qu'il faut rejoindre. Lorsqu'il est question d'une sagesse en tant qu'art de vivre, comme c'est le cas dans les Proverbes en général, on sait bien que la Sagesse est une quête difficile. Mais dans notre contexte ici, il s'agit d'Elohim, de Dieu, ou d'une autre Sagesse.

c. Prix. Avec le *maqôm*, un second thème se trouve en interférence, c'est celui du prix, de la valeur (*'erek*).

Au v.1, déjà on commence à parler d'argent et d'or. Au v.13a, l'homme ne connaît pas le prix de la sagesse. Le *'erek* vient de la racine *'arak* qui signifie "mettre en ordre" ; des sens dérivés peuvent en découler : estimer la valeur des choses, ce prix des

choses cachées dans la terre, le prix de la sagesse échappe à l'homme, il ne peut pas se représenter la valeur de la chose. L'homme n'en connaît pas le *'erek*, il ne sait pas le *'erek* de la sagesse (il est à remarquer qu'ici on est proche de l'idée du chemin).

Les vv.15-19 : aucune richesse humaine, aucune richesse tirée du monde ne peut valoir la sagesse, l'égaliser, entrer en ligne de compte avec elle, se placer sur le rang avec elle. Au v.15a, l'homme ne peut en fournir l'équivalent : *on ne peut donner l'or massif en échange, ni peser l'argent pour son prix*. Donc, pas d'équivalent, ni en argent, ni en or. La sagesse dans ce cas n'est pas monnayable. L'homme ne peut l'échanger contre un vase d'or (v.17b), on ne peut la payer avec l'or d'Ophir ni avec l'onyx précieux (v.16a). Point ne l'égalent ni l'or ni le verre (v.17a) ; point ne l'égale la topaze de Kush (v.19).

On ne retrouve pas ce thème dans la troisième partie.

C'est clair, le message que l'auteur du poème veut que nous captions, c'est que la sagesse est totalement inaccessible par des moyens humains : on ne peut la trouver, ni l'acquérir. Elle est d'un tout autre ordre. Elle est inaccessible au point que rien de terrestre ne permet de l'étalonner.

d. Ténèbres. Autre thème intéressant, mais un peu délicat, qui est abordé dans le poème est celui des ténèbres et de la mort. Nous pouvons en retrouver la trace en deux versets qui en parlent.

Le v.3 : *Un terme, on a posé à la ténèbre* (v.3a), *on a fouillé pierre obscure et ombre de mort* (v.3b). Fouiller et scruter sont désignés par le même verbe en hébreu. Et, l'homme "scrute" (c'est le même verbe qui est employé en 27b où c'est Elohim qui scrute la sagesse).

Au v.22 : *L'abaddôn* (lieu de perdition) et la mort ont dit : «*Dans nos oreilles, nous avons écouté son écoute*». *L'abaddôn* et la mort, qui connaissent le dessous des choses, connaissent la sagesse par ouï-dire : il y a donc trace de la sagesse qui se donne à entendre dans une écoute "infinie..."

C. Classement des unités

a) Unités majeures

b) Peuvent être considérées comme des unités majeures les parties suivantes :

— Le questionnement qui traverse tout le texte avec les deux refrains du v.12 et v.20.

— Le génie de l'homme, explorant le monde souterrain (v.1-11) : il se fraie un chemin jusqu'aux limites extrêmes, sur des sentiers inconnus, en quittant les repères habituels ; puis il voit les richesses de ce monde, et ramène à la lumière ce qui était caché.

— La sagesse inaccessible à l'homme, elle est ni trouvable, ni monnayable, ni visible (v.13-21).

— L'activité d'Elohim : Cette sagesse inaccessible à l'homme, Lui, Il en a compris le chemin ; Il en a connu le lieu, Il l'a vue, décrite, établie, scrutée, comme le secret d'intelligence et d'amour immanent à son œuvre (v.23-27).

— Le v.28, constitue une unité majeure à lui tout seul. Elle semble constituer pour l'auteur le sommet de son poème. On passe brusquement de la Sagesse divine à la sagesse de l'homme, une sagesse plus humble qui est à notre portée : "la crainte d'Adonai", c'est-à-dire une attitude révérencielle qui implique obéissance et amour (le

mot "*Adonai*" ne se retrouve pas ailleurs dans le livre de Job). Cette ouverture vers une sagesse inaccessible a fait l'objet d'une révélation de Dieu : Et il a dit à l'adam, v.28a (le "*vayomer*" renvoie à celui de la genèse : "et Dieu dit"). C'est Dieu qui dit le chemin, à l'homme de l'entendre et d'y répondre par une obéissance heureuse. Ce sera tout le cheminement de Job dans les derniers chapitres du livre.

b) Unités mineures

On ne peut s'empêcher de souligner, dans les versets 23 à 27 qui décrivent **l'activité de Dieu**, que, les quatre (4) verbes du v.27 qui ont Elohim pour sujet, sont tous "*accomplis*" en hébreu, de même que les verbes du verset 23. Entre les deux, les vv.24-26 impliquent une certaine durée nécessaire pour la mise en œuvre de la création, **le verbe voir, ici est inaccompli** et, le premier mot du verset est ***ki***, que l'on traduit par "*quand*", plutôt que par "*car*", pour cette raison. C'est au moment où le regard d'Elohim atteignait les confins de la terre, au moment où il voyait sous tous les cieux, partout à la fois, qu'il **discerne** le chemin de la sagesse, en **connaît** le lieu, la **voit**, l'**établit**. On peut déduire que la sagesse est liée à cette ubiquité du regard et de la puissance de Dieu, comme une manière d'exprimer que cette sagesse est discernable dans les œuvres de Dieu "*ad extra*", à partir d'elles et de leur totalité.

Les versets 21-23 condensent tout le thème de ce poème, il en est un résumé : La sagesse est cachée aux yeux de tous, mais elle s'entend par ouï-dire au-delà de la mort, et Elohim en connaît le secret.

4. Interprétation du texte

Les démarches précédentes nous ont permis d'avoir une description appropriée du texte de Job, chapitre 28 ; ce qui nous donne l'occasion de traduire le mouvement que l'on perçoit dans le texte, et qui, en même temps, nous autorise à risquer une interprétation.

Tout d'abord, il est à remarquer que l'ensemble du chapitre 28 tente de mettre en opposition une Sagesse introuvable – depuis le v.1 jusqu'au v.27 – et une Sagesse accessible : v.28. Les 27 premiers versets développent l'inaccessibilité de la Sagesse quelque soit l'endroit où l'on se trouve sur la terre des vivants ou dans l'univers tout entier. Cette Sagesse introuvable, c'est celle de Dieu lui-même : la Sagesse du Créateur. "Ne serait-ce que cette Sagesse se confond avec la nature même de Dieu, avec sa perfection, dont le livre de Job dit ailleurs qu'elle déborde aussi toutes les immensités de la création", nous dit Bonnard (1966, p.48). Cette Sagesse n'est pas inexistante ; elle existe, sauf que l'homme ne peut ni la rejoindre ni se l'approprier, car elle est le propre de Dieu. C'est bien ce mouvement que Bonnard (1966, p.45) tente d'expliquer en soulignant que, "livrés à ses propres forces, l'homme ne saurait atteindre la Sagesse, bien qu'il puisse se glorifier d'avoir inventorié le monde et multiplié les découvertes." Les progrès humains au niveau de la technique et la technologie sont considérables ; l'homme est celui qui sait creuser des galeries qui effraient par leur profondeur, à la recherche du

métal précieux. Il est celui qui sait percer les secrets même les plus redoutables. Cependant, quoiqu'il en fasse, le secret de la Sagesse échappe à ses investigations.

En considérant la portée exégétique des versets 21 et 22, nous nous demandons : si le monde des vivants ne peut voir la Sagesse divine, peut-être le monde des morts l'a-t-il perçue ? La Perdicion, qui n'est autre que le Shéol (Pr15,11 / Job26,6), prend la parole pour dire seulement qu'elle a entendu parler de la Sagesse. Ainsi même l'outre-tombe – où le Christ n'a pas encore pénétré – ne connaît la Sagesse que par oui-dire. C'est surtout en ce sens qu'il faut comprendre l'intervention de Steinmann (1995, p.231) qui avance : "Mais tandis que l'Océan personnifié avouait ne pas détenir la Sagesse et que la terre des vivants ne la connaissait pas, le Shéol en a entendu parler. Il pourrait y avoir là une brève allusion à la nécromancie, à la croyance que les morts en savent plus long que les vivants. Mais Dieu seul connaît vraiment la Sagesse." Ainsi, pour dire avec Dubarle (1946, p.83), la Sagesse serait un *attribut divin*.

La Sagesse est finalement regardée comme le plan de la nature, la loi du monde dont Dieu scrute et épuise l'essence par sa création. Lui seul la pénètre et la possède à fond. Si Dieu seul connaît la Sagesse, c'est que Lui seul peut mesurer du regard *l'octave immense* de la création, sur laquelle la Sagesse fait ses gammes. Il voit tout en sa Sagesse, il fait tout selon sa Sagesse. C'est pourquoi celle-ci transcende l'homme dont l'horizon est borné et l'action étroitement limitée. L'homme doit-il pour autant désespérer, se demande Bonnard (1966, p.49). La réponse est qu'il ne faut pas désespérer ; l'homme doit tout simplement épouser la volonté de Dieu, qu'il suivra sans pleinement la comprendre, qu'il aimera sans prétendre la dominer, mais par qui il se verra guidé sans défaillance loin des sentiers du mal et dans la voie du bien.

L'auteur du poème crée un lien indissociable entre la Sagesse et le jeu des éléments de l'univers. Par cette relation, il entend que si l'homme veut posséder la Sagesse, il va falloir qu'il pénètre tous les secrets de l'univers ; ce qui lui est impossible. Dieu est venu au secours de la faiblesse humaine sans dissiper pleinement toutes les obscurités qui enveloppent la création. Cependant, il a énoncé une règle de conduite qui peut suppléer pratiquement à la connaissance inaccessible : la crainte de Dieu, la fuite du mal, voilà la Sagesse ! Le v.28, loin d'être adventice ou secondaire, est une porte d'ouverture pour l'homme ; celui-ci peut espérer et lutter dans la conversion et l'obéissance à Dieu. Ce verset se distingue par sa dimension éthique ; avec lui, un principe de comportement moral est donné à l'homme comme une sorte de sagesse pratique accessible à sa mesure : la crainte de Dieu et la fuite du mal.

Si la Sagesse est de l'ordre du caché pour l'animal et le minéral, elle ne sera accessible que grâce à une opération de révélation par Dieu Lui-même. Jusqu'ici, elle ne se dévoile que dans deux situations limites : la création et la mort (le shéol) ; ou encore, au commencement, qui est la création, et à la fin, qui est la mort. Ce qui fait penser à la mort du Christ sur la croix, un vrai lieu de révélation de la sagesse. Nous pensons aussi aux grands philosophes grecs et païens qui étaient en quête de sagesse, mais quand la croix leur fut présentée, ils étaient scandalisés.

Nous appuyant sur tous les points sus-mentionnés, nous croyons que, quelle que soit la datation du chapitre 28, il est central dans le livre de Job. A ne pas oublier que l'augmentation des biens et des richesses qui, dans les pays privilégiés, rendent l'installation terrestre plus confortable, ne s'accompagne pas forcément d'un progrès au niveau de la Sagesse. A quoi sert la technique si elle engendre la démesure et le désordre ? D'ailleurs, plus on est arrogant dans nos investigations techniques et technologiques, comme c'est le cas actuellement, plus s'affiche notre impuissance à trouver la Sagesse. Cette dernière est, à l'instar de l'Esprit-Saint, un don de Dieu absolument gratuit. L'homme ne peut que l'accueillir avec une âme de pauvre, à la mesure de ses capacités : c'est dire qu'il ne sera jamais le maître de la Sagesse ; il en demeure l'humble disciple. Ainsi, le poème sur la Sagesse a formulé impersonnellement ce que Dubarle (1946, p.84) appelle la leçon qui ressort de tout le drame, la nécessité d'une humble soumission à la volonté souveraine et impénétrable du Tout-Puissant. Enfin, il convient de retenir l'heureuse formule de Beauchamp (1976, p.133), à savoir que pour l'auteur du livre de Job, "*la plus belle trajectoire de la Sagesse est un "pas-encore", une promesse que le juste mourant tient entre ses dents*".

Kénel Sénatus s.j.
Centre sèves, Paris
BIBLIOGRAPHIE

- BONNARD, P. E., La Sagesse en personne, *Lectio Divina* n°44, Les éditions du CERF, Paris, 1966 (pp.45-51)
- TRUBLET, J., La Sagesse Biblique, de l'Ancien au Nouveau Testament, *Lectio Divina* n°160, Les éditions du CERF, 1995 (pp.99-128).
- STEINMANN, J., Le livre de Job, *Lectio Divina* n°16, Les éditions du CERF, Paris, 1955 (pp.225-231)
- DUBARLE, A.M., Les sages d'Israël, *Lectio Divina* n°1, Les éditions du CERF, Paris, 1946 (pp.225-231).
- LEVEQUE, Jean, Job et son Dieu, Essai d'exégèse et de théologie biblique, Tome I-II, Paris, Librairie Lecoffre, 1970.
- BEAUCHAMP, Paul, L'un et l'autre Testament, Essai de lecture, Edition du Seuil, Paris, 1976.
- LEVEQUE, Jean, « L'argument de la création dans le livre de Job », La Création dans l'Orient Ancien, *Lectio Divina* n°127, Les éditions du CERF, Paris, 1987 (pp.261-299)
- Bible de Jérusalem ; TOB

La Grande Fête du Père (Luc 15, 11-32)

André Charbonneau s.j.
Centre Pedro-Arrupe, Port-au-Prince

Les articles publiés sur « la Parole du Père Miséricordieux » (Luc 15, 11-32), sont non seulement abondants mais ils sont surtout de grande qualité. On a l'impression en les lisant qu'on n'aura jamais fini de découvrir la richesse du message caché dans cette parabole de Jésus.

Un soir, en relisant le texte pour la liturgie du lendemain, je me suis aperçu qu'il y avait, dans la parabole de Luc, la présence de trois fêtes. Je me suis dit que peut-être il serait intéressant de regarder et d'expliquer le texte à partir de ces trois fêtes. Je vous transmets ce que j'ai trouvé en ayant en tête, bien sûr, les belles analyses faites par d'excellents exégètes: J. Dupont, P. Grelot, M. Dumais, M. Gourgues, sans oublier le magnifique livre de H. Nouwen.

Les trois fêtes

1 - La fête du cadet

Elle se fait sans le Père, loin du Père, avec les biens du Père. C'est la fête de la déraison: tout est dépensé follement avec des inconnu(e)s qui savent profiter de ce qui passe. Aucun lien profond n'est créé. Quand la fête est finie, tous et toutes se retirent. La fin est tragique: le cadet fait l'expérience non seulement qu'il a tout perdu, mais qu'il n'est plus rien. Le cadet est devenu un mort: «Il était mort» (vv. 24 et 32). C'est cette situation tragique d'où le cadet est sorti vivant que le Père veut fêter.

2 - La fête de l'aîné

Cette fête n'aura pas lieu. C'est un rêve intérieur, vécu dans le coeur, un rêve porteur d'une grande frustration: le Père n'a jamais rien donné à l'aîné pour festoyer avec ses amis (v. 29). Dans cette fête, l'aîné n'avait pas prévu de place pour son Père, elle se serait déroulée sans lui. L'expérience douloureuse et secrète vécue par l'aîné finira par passer à l'expression lors de la fête du cadet organisée par le Père: elle explosera «en colère» (v. 28). À cause de la frustration de l'aîné, la fête organisée par le Père pourrait avoir lieu sans lui.

3 - La fête du Père

La fête a lieu. Le banquet est commencé: «ils se mirent à festoyer» (v. 24). On y sert ce qu'il y a de mieux: «le veau gras». Les grands invités de la fête: les deux fils. C'est avec eux que le Père veut se réjouir à cause du retour du cadet (vv. 24 et 32).

Le Père accueille ses fils

1 - Accueil du cadet

Le cadet est encore au loin. Sa fête lui a laissé un goût amer. La caisse est vide (v. 14). Les ami(e)s se sont envolé(e)s. Comble de malheur, c'est la famine (v. 14). Une solution doit être trouvée rapidement: un propriétaire de porcs engage le cadet (v. 15). Il est maintenant réduit à faire un travail dégradant qui ne lui permet même pas de manger à sa faim (v. 16). Il est étranger, il est seul, il meurt de faim et surtout personne ne s'intéresse à lui. «Entrant alors en lui-même» (v. 17), nous dit Jésus, il est prêt maintenant à regarder la vérité en face dans toute sa crudité et à l'assumer avec toutes ses conséquences.

Dans la maison paternelle, les mercenaires ont du pain en abondance (v. 17). Voilà une piste à exploiter. Il faut maintenant refaire un nouveau contrat de vie: d'abord, revenir auprès du Père, confesser son péché et accepter un autre type de relation avec son Père: être un mercenaire au service de son Père (vv. 18-19). C'est la seule manière d'avoir du pain. Dans les circonstances, ce contrat semble réaliste. Pour le cadet, c'est bien clair, il a perdu les avantages attachés à sa condition de fils: «Je ne mérite pas d'être appelé ton fils» (v. 19).

Le cadet revient donc chez son Père (v. 20) avec un contrat dans sa tête, un contrat où il sauve sa vie, mais où il renonce à ce qu'il a de plus précieux, sa condition de fils. Il vivra comme employé dans la maison de son Père, et jamais plus on ne l'appellera « fils » (v. 19). C'est le prix à payer pour vivre.

« Tandis qu'il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié: il courut se jeter à son cou et l'embrassa tendrement » (v. 20). On assiste à un débordement de tendresse et d'affection. À peine le cadet a-t-il eu le temps de faire sa confession: « Père, j'ai péché contre le Ciel et envers toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils » (v. 21). Le Père ne permet surtout pas au cadet d'exposer dans son intégralité l'élaboration du nouveau contrat: « Traite-moi comme l'un de tes mercenaires » (v. 19). Ces paroles, le Père ne veut même pas les entendre. Pour lui, son fils est toujours son fils.

En embrassant le cadet tendrement, le Père lui rappelle son identité de fils qui devient visible à travers les signes extérieurs qui conviennent à un fils: la plus belle robe, un anneau au doigt et des chaussures (v. 22). C'est la tête haute que le fils entre dans la salle du banquet. Le repas est déjà servi, un repas avec orchestre.

Pour le Père, dans cette cérémonie d'accueil du fils cadet, tout s'est déroulé en silence. Si le Père a parlé aux serviteurs, dans son émotion profonde (« pris de pitié », v. 20), il ne pouvait s'adresser directement à son fils cadet. Le langage des signes était le seul qui convenait: courir, se jeter à son cou, l'embrasser tendrement (v. 20), vêtements de fête (v. 22), banquet avec orchestre (vv. 23 et 25). Tous les gestes, dans le silence du Père, sont expression d'amour envers le cadet.

Mais la famille n'est pas encore complète. L'aîné arrivera bientôt. Quand il arrivera, alors la vraie fête se déroulera, alors le Père sera amoureux en présence de ses deux fils. C'est la communauté rêvée par le Père, c'est la grande fête du Père.

« En colère » (v. 28), l'aîné est bloqué sur le seuil de la porte. Il ne veut pas entrer dans la fête. Tout semble maintenant remis en question alors que déjà le repas est servi et que les mélodies de l'orchestre se font entendre. Le Père doit laisser le cadet seul dans la salle du banquet pour discuter avec l'aîné. La fête rêvée par le Père aura-t-elle lieu? Pourra-t-il fêter avec ses deux fils?

3 - Le Père écoute son aîné

Dans le long discours de son fils aîné, le Père découvre que celui-ci vit dans sa maison à la manière d'un esclave: « Voilà tant d'années que je te sers » (v. 29). L'aîné s'applique chaque jour à faire tout ce qu'il peut: il n'a jamais transgressé un seul des ordres de son Père (v. 29). Tout est bien fait, mais c'est lourd et ennuyeux, le coeur n'y est vraiment pas. Une telle performance aurait dû lui mériter au moins une récompense, un chevreau pour faire la fête avec des amis (v. 29). Cette fête n'a jamais eu lieu. Voilà un long passé de fidélité, un passé source de tensions et d'un mécontentement profond.

Que dire surtout de l'injustice criante du Père? De cette injustice, le Père semble totalement inconscient: l'aîné a tout fait et n'a jamais rien reçu, alors que le cadet non seulement n'a rien fait, mais il a dissipé follement le bien familial. Et voilà qu'on tue pour lui le veau gras (v. 30). L'atmosphère de la maison est devenue irrespirable. Les normes de la maison ne sont pas des normes, mais on y vit un favoritisme révoltant: on fait un banquet pour celui qui fait mal et on ne permet pas à celui qui fait bien de fêter auprès de ses amis avec un chevreau.

Le discours de l'aîné exprime une grande souffrance intérieure et cette souffrance a été bien décrite. L'auditeur de Jésus perçoit facilement que la vie de l'aîné est une vie qui ne respire plus. Ses problèmes personnels sont interprétés sous l'angle de l'injustice du Père. L'aîné a tout fait pour son Père qui n'a rien compris! Vraiment il étouffe à la maison paternelle. C'est pourquoi l'auditeur de la parabole aurait aimé que le narrateur, Jésus, dise, comme il l'a fait pour le cadet, que le Père « fut pris de pitié » (v. 20) devant la souffrance de son aîné. Pourtant le narrateur n'en dit rien. Le Père aurait-il pour le cadet un sentiment qu'il n'a pas pour son fils aîné? Est-ce que le Père serait plus froid pour son aîné? Au fond, est-ce que l'aîné n'a pas raison de se plaindre de l'injustice du Père?

Le Père voit bien que c'est son banquet, auquel il tient tant, qui fait difficulté. Que le cadet revienne à la maison et qu'on l'accueille comme un mercenaire, cela irait un peu de soi. Mais qu'on fasse une fête et qu'on reçoive le cadet comme un héros, voilà qui est vraiment trop. Le discours de l'aîné est limpide et emporte facilement l'adhésion de l'auditeur de Jésus. Tout ce qu'a dit l'aîné est de l'ordre de l'évidence. En tout point, le Père semble avoir tort et doit s'expliquer. Le Père est mis en jugement! Saura-t-il nous convaincre?

4 - Le discours du Père

Quel langage prendre pour que la colère de l'aîné baisse? Le Père ne peut se contenter d'écouter ou de poser des gestes symboliques comme il l'a fait pour le cadet. Il lui faut parler et trouver un langage juste qui va permettre à l'aîné de comprendre la manière de penser de son Père et qui va permettre à la fête tant désirée de se dérouler avec les deux fils.

Le Père doit justifier sa conduite pour que l'aîné s'ouvre à une autre manière de penser dans laquelle il pourra reconnaître les véritables normes de la maison. Pour vivre avec le Père, il faut penser et aimer comme le Père. Il ne servirait à rien que le Père reprenne les arguments utilisés par le fils aîné. C'est la perspective qui doit être complètement changée. Il faut que le Père trouve dans le discours de l'aîné une faille cachée qui est à la source de son discours et de ses problèmes. Le Père l'a bien découverte: ce qui s'est spécialement détérioré chez l'aîné, c'est la qualité de ses relations avec son Père, ce qui a eu pour effet de détériorer aussi les relations avec son frère. De cela, l'aîné ne semble pas conscient, cette faille reste cachée. Ce n'est qu'un regard attentif sur le discours de l'aîné qui peut la révéler. Ce qui est le plus précieux dans une famille est complètement bloqué chez l'aîné: il n'est plus capable d'appeler son Père: « Père ». En conséquence, il n'est plus capable de dire « Mon frère que voici ». Quand l'aîné parle de son frère à son père, il dit: « Ton fils que voici ». C'est là le coeur du problème, tout le reste n'est que symptôme. C'est la relation avec les membres de la famille qu'il faut refaire: la relation avec le Père et, ensuite, la relation avec le frère. Ce sera l'unique souci du Père de révéler, dans son discours, la véritable cause de la colère du fils aîné pour que celui-ci puisse se réconcilier avec son Père et aussi avec son frère et ainsi entrer dans la salle du banquet pour la fête du Père. C'est en procédant de cette manière que le Père réfutera tout le discours de l'aîné.

Bien que l'aîné, parlant à son Père, n'ait jamais utilisé le mot « Père », le Père n'hésite pas, dans son discours, à appeler son aîné: « Mon enfant » (v. 31), titre extrêmement chaleureux. Le Père rappelle ainsi à son fils sa véritable identité qu'il a étouffée et qu'il ne réussit plus à exprimer. Le Père commence donc par bien situer son fils: il est son enfant.

Puis le Père en vient aux privilèges attachés à la filiation: « Tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi » (v. 31). C'est la vie commune avec le Père et l'amour qui s'exprime dans le partage des biens. C'est toute la richesse de l'alliance vécue entre le Père et l'aîné. Cela le coeur de l'aîné ne l'a jamais découvert. Il n'a donc pas compris qu'il aurait pu prendre un chevreau pour faire la fête avec ses amis: tout ce qui est au Père lui appartient aussi. Cette initiative, il ne l'aurait jamais prise car il ne se sentait pas assez à l'aise dans la communauté de vie avec son Père. Il aurait craint de recevoir des reproches. Si la fête à laquelle il a rêvé n'a pas eu lieu, c'est qu'il n'a pas compris toute la liberté que lui donnait la communauté de vie avec son Père. Toutefois, s'il avait compris le privilège de sa vie, il est facile de penser que son projet de fête aurait été bien différent. Le Père vient donc de répondre à la question de la fête manquée de l'aîné.

Reste maintenant le problème le plus difficile: l'injustice du Père ou le banquet en faveur du cadet: « il fallait bien festoyer et se réjouir » (v. 32). Cette question est plus délicate, car, pour la saisir, il faut avoir le coeur grand, il faut être capable d'entrer dans les sentiments du Père. Il faut saisir que, pour le Père, son fils cadet, c'est toujours son fils. Quoiqu'il arrive, il n'est jamais un mercenaire. Et ce qui vaut pour le Père devrait valoir aussi pour le fils aîné: un frère est toujours un frère, quoiqu'il arrive. Cela n'est pas négociable dans la maison du Père. Voilà la norme de base de la maison. Autre point important. Il faut bien comprendre ce que l'on fête: ce n'est pas le fait que le cadet a tout dépensé, c'est le fait que le cadet est revenu vivant à la

maison, le fils est vivant, le frère est vivant. C'est sa vie que l'on fête, sa vie qui a échappé à la mort: « Ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé » (v. 32). Il faut fêter parce que cette circonstance est une chance unique: le cadet était mort et on aurait pu ne jamais le revoir, mais maintenant il est là avec nous. Ce que l'on fête ensemble, c'est la vie retrouvée du cadet et du frère.

Est-ce que l'aîné a compris le discours de son Père? Qu'a-t-il fait? Est-il entré dans la salle du banquet pour « embrasser tendrement » (v. 20) son frère cadet. C'est ici que la parabole s'arrête. Il appartient au lecteur de poursuivre sa réflexion et de se décider à entrer dans la salle du banquet. La parabole de Jésus reste un texte ouvert.

**Réflexions sur certaines questions
que pose le texte de la parabole
sans apporter explicitement de réponses.**

Ce qui est certain dans le texte: le Père veut faire la fête avec ses deux fils. C'est le banquet qui est au centre du texte.

On sait que le cadet est entré dans la salle du banquet. Mais quels furent ses sentiments réels? Certes, il porte les vêtements d'un fils, il peut marcher la tête haute, il voit bien que le Père l'aime beaucoup. Mais qu'en est-il de lui? Est-il resté, dans son coeur, un mercenaire de son Père, un mercenaire nourri par son Père ou est-il vraiment redevenu fils? Rien, actuellement, ne permet de le dire, car Jésus ne donne pas la réaction du cadet devant l'expression de tendresse de son Père: il ne dit pas que le cadet a éclaté en sanglots. D'une certaine manière, ici, ce n'est pas ce qui intéresse Jésus. Ce sur quoi Jésus veut insister, c'est que le Père est profondément touché par le retour de son fils et veut faire une fête pour lui. C'est sur ce point que porte l'accent du texte.

Quant à l'aîné, on ne sait pas s'il est entré dans la salle du banquet. Est-il resté sur le seuil de la porte? Dans cette hypothèse, la fête rêvée par le Père serait brisée, car le Père veut fêter avec ses deux fils. Le fils aîné est-il resté en colère, mais, en serviteur toujours obéissant, est-il malgré tout, entré dans la salle du banquet? Dans cette hypothèse, le Père aurait tout de même la joie d'être avec ses deux fils. Enfin, dernière hypothèse, le fils aîné est-il entré tout joyeux dans la salle du festin pour la joie de son Père? C'est à l'auditeur de la parabole à apporter sa réponse.

Pourquoi Jésus, le narrateur, ne dit pas après le discours du fils aîné que le Père a été « pris de pitié » (v. 20)? Le discours de l'aîné ne révèle-t-il pas une grande souffrance? Est-ce que le Père y serait insensible? À cela, la parabole ne répond pas explicitement. Mais est-ce que le contexte de la parabole ne nous permettrait pas de découvrir pourquoi le verbe « être touché au plus profond de lui-même » ne peut convenir que pour le retour du fils cadet? Ce retour, en effet, a un caractère dramatique si l'on se situe dans l'optique du Père. Le Père, à la fin de ses deux interventions, a prononcé des paroles fort importantes: « Mon fils que voilà était mort...il était perdu...ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie » (vv. 24 et 32). Pour le Père, le

retour du cadet, c'est le retour d'un mort. Telle n'est pas la situation de l'aîné: « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi... » (v. 31). Pour le Père, « la mort » de son cadet est porteuse d'une grande souffrance et on comprend facilement que le fait de revoir le visage de son fils cadet lui cause une très forte émotion. Pour le Père, l'impossible s'est produit! C'est pour cela qu'il faut fêter. C'est un moment unique!

Luc a mis au centre du récit la question de l'aîné portant sur la raison de la musique et des danses (vv. 25-26) ainsi que la réponse du serviteur à la question du fils aîné. La question du fils aîné ne manque pas d'importance dans le récit, ni la réponse du serviteur puisque c'est elle qui déclenche la colère de l'aîné et tout ce qui s'ensuit. Mais, ce qui est étonnant, c'est que Luc a retenu les paroles du serviteur et non celles de l'aîné. Faire parler un serviteur, c'est lui faire un grand honneur. Quand on retient les paroles de quelqu'un, c'est qu'on prête attention à ses paroles. Mais qu'est-ce que le serviteur a dit de si important? Rien, semble-t-il, de spécialement génial: « C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé » (v. 27). Cette parole, à première vue, ne semble pas spécialement en harmonie avec la réalité. Est-il possible que le cadet ait donné l'impression, après un long voyage et de si grandes privations spécialement dans la nourriture, d'être « en bonne santé »? Comment justifier cette parole du serviteur? Posons, d'abord, une question au texte: d'où viennent ces paroles, sont-elles une invention du serviteur ou viennent-elles d'ailleurs? Il semble bien que le serviteur ne fait que répéter à sa manière les paroles que le Père a dites aux serviteurs:

« Amenez le **veau gras, tuez-le..., car** mon fils...est revenu à **la vie** » (v. 23);

« ...ton père **a tué le veau gras..., parce qu'il l'a recouvré en bonne santé** » (v. 27).

Dans sa réponse, le serviteur n'est pas totalement fidèle: il redit ce que le père a dit aux serviteurs, mais il apporte une légère modification. Au lieu de dire « car mon fils est revenu à la vie », le serviteur modifie la formule employée par le Père et dit: « parce qu'il l'a recouvré en bonne santé ». Pourquoi Luc a-t-il retenu cette formulation, serait-elle porteuse d'un sens caché, mystérieux, un sens important pour comprendre le secret de la rencontre du Père avec son fils cadet? En regardant le contexte éloigné de Luc, ne pourrait-on pas risquer une réponse? Chez Luc, et uniquement chez Luc dans les Évangiles, on rencontre le verbe « être en bonne santé » (hygiainô). En dehors de la parabole, ce verbe « être en bonne santé » est mis en relation avec l'activité salvifique de Jésus. En effet, dans le contexte du repas avec les pécheurs chez Lévi, Jésus se présente comme le médecin qui vient pour les gens qui « ne sont pas en bonne santé » (Luc 5, 31), afin de leur communiquer la vie. De plus, dans le contexte de la guérison du serviteur d'un centurion, Jésus guérit le serviteur et « il est retrouvé en parfaite santé » (Luc 7, 10). C'est l'agir de Jésus qui remet en bonne santé. Est-ce que le serviteur de la parabole n'aurait pas remarqué que le cadet se trouvait « en bonne santé » malgré tout ce qu'il avait vécu, sans connaître le mystère de cette « bonne santé » : la rencontre avec le Père? S'il en est ainsi, la parole du serviteur serait très précieuse pour la communauté chrétienne: quand le Père accueille, il remet en bonne santé. Le fils cadet, après sa rencontre avec le Père, n'est plus un mercenaire, il est fils; et il en sera ainsi pour le fils aîné: s'il se décide à entrer dans la salle du banquet, après sa

rencontre avec le Père, il ne sera plus un esclave. Quand Jésus « met en bonne santé », il ne fait que ce que fait le Père.

Reste une dernière question avant de terminer notre analyse. Comment intituler notre parabole? Autrefois, quand on parlait de cette parabole, on l'appelait: « La Parabole de l'Enfant Prodigue ». Aujourd'hui, on parle plutôt de la « Parabole du Père Miséricordieux ». On ne peut nier que la miséricorde a beaucoup d'importance et qu'elle exprime bien les sentiments du Père au moment de la réception du cadet. Mais est-ce là vraiment la pointe du récit? N'est-ce pas plutôt « La Grande Fête du Père »? Le Père le dit lui-même à deux reprises: « Mangeons et **festoyons...il fallait bien festoyer** et se réjouir » (vv. 23 et 32). Le Père veut fêter avec ses deux fils. C'est d'ailleurs dans cette direction que nous orientent les versets d'introduction du chapitre: « Cependant tous les publicains et les pécheurs s'approchent de lui pour l'entendre. Et les Pharisiens et les scribes de murmurer: "Cet homme, disaient-ils, fait bon accueil aux pécheurs et **mange avec eux**" » (15, 1-2). Ce qui est contesté dans cette introduction, c'est **la fête de Jésus** avec les publicains et les pécheurs. Dans sa longue réponse, Jésus ouvre une perspective extraordinaire: dans les réjouissances qu'il vit avec les rejetés, Jésus y voit le commencement terrestre de la fête du Père, tandis que, dans la parabole, Jésus nous fait participer à la dimension céleste de la fête. La dimension terrestre trouve sa justification dans la dimension céleste: le Père veut fêter, voilà pourquoi Jésus fêtera.

Conclusion

La parabole n'est pas statique, c'est du dynamisme, du « se faisant », du « se construisant ». À partir de la décision du cadet d'entrer chez son Père, tous les jeux sont changés, tout doit se refaire, tout doit se construire, des décisions doivent être prises. Le retour du cadet change tout pour le plaisir ou le malheur des auditeurs. Pourquoi en est-il ainsi? Tout repose sur l'amour du Père (« pris de pitié », v. 20): on ne peut pas ne pas fêter le cadet, il faut absolument faire une grande fête pour lui. Une fête pour toute la famille. Voilà le bon plaisir du Père. Cette décision déclenche toute une série d'actions, de remises en question. Tous les jeux doivent se refaire à la lumière de l'amour du Père pour les rejetés: ils sont fils, le Père les aime. Avant d'entrer dans la salle du banquet pour la fête, chacun doit avoir une rencontre personnelle avec le Père. Celui qui était « dans un pays lointain » (v. 13) doit faire l'expérience qu'il est aimé comme un fils; celui qui était prêt du Père (v. 31) doit savoir qu'il est aimé comme « un enfant » et doit se décider à aimer son frère comme son Père l'aime. C'est ainsi que la communauté voulue par le Père se construit. Tous les murs doivent être détruits. La maison du banquet ne comporte qu'une seule salle où tous doivent se décider à entrer pour la joie du Père qui désire fêter.

André Charbonneau, s.j.